

DESTINS D'ECRIVAINS

Nouvelles littéraires

18 août 1928

Anthumes et Posthumes

par Albert THIBAUDET

André Gide, dans la série de lettres ouvertes que publie la *Nouvelle Revue Française*, signale que pendant longtemps il s'est cru destiné à une vie littéraire surtout posthume. Il ne devait, pensait-il, trouver de vrai public qu'après sa mort, ce dont il s'accoutuma longtemps. La cinquantaine passée, il découvrit avec surprise et ravissement qu'il pouvait compter, en outre, sur une gloire anthume, obtenir auprès de ses contemporains de qualité une audience aussi vaste que n'importe qui. L'arrivée en bloc, à la pleine lumière, et quand ils n'étaient plus jeunes, de Gide, Valéry, Claudel et Proust, ce phénomène a déjà été bien des fois repéré et commenté.

Il s'est installé dans la possession de l'anthumat avec autant d'aisance et d'élégance qu'autrefois dans l'attente et dans la candidature au posthume. Il serait dès lors bien placé (et Valéry mieux encore) pour discerner et peser les avantages et les inconvénients des deux situations. Je ne pense pas qu'ils désirent bien fort, l'un et l'autre, revenir à l'isolement et au secret d'autrefois. Mais j'imagine qu'au démiurge qui développe leur carrière, ils diraient volontiers, parfois, comme Mallarmé aux journalistes qui lui demandaient un discours écrit qu'il venait de prononcer : « Laissez, que je remette un peu d'obscurité! »

Il ne faut, d'ailleurs, pas confondre les deux cas. L'auteur de *Monsieur Teste* ne paraît pas s'être occupé beaucoup de ces questions de durée: la vie de l'esprit, pour Valéry, se suffit à elle-même, indépendamment de tous rapports avec les autres esprits pendant la vie, à plus forte raison après la vie. Valéry n'accorde à autrui qu'une importance relative. Gide, au contraire (et lui-même attire là-dessus notre attention), vit avec autrui dans un état de dépendance critique (il met l'accent sur dépendance, nous le mettons sur critique). Lui-même en état de dialogue intérieur, il exige le dialogue avec autrui, il comporte le dialogue avec les contemporains, le dialogue avec la postérité. Dès lors, cesser de vivre, ce n'est pas cesser le dialogue, c'est le commencer sur un autre plan, passer d'un jeu à un jeu analogue, de la manille parlée à la manille muette, du whist ordinaire au whist avec un mort. L'existence anthume et l'existence posthume de l'écrivain, Gide les voit faites de la même matière, sous deux éclairages différents, entre lesquels le clair-obscur ménage des transitions. Mais laissons de côté le cas individuel Gide. Un problème plus général nous importe: dans la vie de l'écrivain, la question du posthume, l'équivalent, si l'on veut, de ce que M. Henry Bernstein a porté au théâtre sous le titre *Après Moi*.

Je n'évoque point sans raison le titre d'une pièce de théâtre. On ferait de cette question le sujet d'un drame qui ne va pas sans angoisse.

Ecrire uniquement pour ses contemporains, tourner à jamais l'interrupteur quand on disparaît, c'est un parti. Il y a un *Après moi le déluge* littéraire. Il est imposé rigoureusement au journaliste, à son écrit du jour, pour qui l'appel à la postérité n'existe pas plus que pour l'orateur ou l'acteur. Si le journaliste ne s'en accommodait pas allègrement, il ne serait pas journaliste. L'auteur dramatique, qui écrit pour un public contemporain, qui a besoin de l'assentiment unanime d'une salle vivante sous un lustre, ne se résigne à cet appel à la postérité qu'en rongéant son frein. On connaît l'amertume d'Henry Becque, dont le cas, d'ailleurs, est presque unique, puisque la postérité a laissé tomber beaucoup de dramaturges à succès, mais n'en a guère réhabilité de méconnus. Au contraire, le poète lyrique, non seulement est censé chanter pour lui, mais, s'il est grand, il chante réellement (le côté Pindare et Malherbe étant mis à part) pour lui. Il peut jeter l'œuvre à la mer des multitudes avec une tranquille confiance ou un vœu stérile en Dieu. Il en est à peu près de même du romancier ou de l'essayiste. Stendhal était navré de ce que ses livres ne lui rapportassent pas d'argent, d'autant plus qu'il les écrivait tantôt un peu et tantôt beaucoup pour cela. Mais enfin il s'accoutumait avec raison d'être compris vers 1880. Gide avait depuis longtemps orienté toute sa vie littéraire en visant un 1940 ou un 1950, qui s'est trouvé fortement avancé, et hâtivement mûri, à coups de foudre, par la guerre.

Il y a cependant des genres littéraires qui ne peuvent réussir que dans le posthumat, au même titre que l'anthumat est propre au journalisme et au théâtre: ce sont les correspondances et les Mémoires. Gide tient une manière de gageure, curieusement suivie, en publiant dès maintenant une partie de sa correspondance, et, y compris la plus intime, ses Mémoires. Je le remercie de tout cœur, et égoïstement, de ne pas nous en avoir privés au seul profit de nos successeurs. Il s'est précipité d'un posthumat résolu dans un anthumat immodéré, ce qui nous rappelle ses passages, *omisso medio*, du puritanisme au libertinage. Ce diable d'homme (que d'aucuns à droite appellent un homme du diable)

nous oblige toujours à poser des problèmes, ce qui tombe d'autant plus mal avec moi que je suis moi-même plus capable d'en poser que d'en résoudre.

Le problème posé, je puis au moins opposer ceux qui en ont donné les deux solutions contraires, soit ceux qui se sont connu la vocation de l'anthumat et ceux à qui commande la mission du posthumat.

M. Léon Daudet se prononce énergiquement, en ce qui le concerne, pour le premier parti. Il perd rarement une occasion de déclarer qu'on ne trouvera pas après lui, ni de lui, la moindre miette de papier, que ses ordres sont donnés pour que tout soit brûlé. Opinion de poids, cas privilégié, pour plusieurs raisons: 1° parce qu'elle vient d'un écrivain considérable; 2° parce que M. Daudet est un de nos grands journalistes, et que chez lui le génie du journalisme, le dialogue continu avec le lecteur quotidien, ou le monologue devant et pour le lecteur quotidien, paraît avoir de plus en plus annexé et entraîné ses autres talents; 3° parce que, dans un genre naturellement posthume, les Mémoires, il a tout publié de son vivant et pour des vivants; 4° à cause de cette affaire extraordinaire du *Journal des Goncourt*. Nos descendants, et peut-être nous-mêmes saurons jusqu'où l'appel d'air, la vocation, la monomanie du posthumat ont engagé Edmond de Goncourt (par ailleurs si pointilleusement épris de renommée anthume). M. Daudet, bien placé pour le savoir dès maintenant, a tiré de l'affaire une horreur sacrée des papiers posthumes. 5° Une vitalité puissante comme celle de M. Daudet implique en général qu'on occupe fortement le moment présent et qu'on pense le moins possible à la mort, à sa mort.

Au pôle opposé, je placerais tel de nos contemporains éminents qui professe cette opinion apparemment singulière que la valeur intellectuelle et morale d'un homme de lettres se mesure à la quantité et à la qualité des papiers inédits qu'il abandonne après lui, c'est-à-dire à ce qu'on a écrit pour soi. Amiel deviendrait alors un de nos plus grands écrivains! Mon ami laissera une masse de notes, de papiers, d'écrits intimes, de correspondance avec les hommes les plus illustres de son temps, qui constitueront un document capital pour la vie morale de la France depuis 1880. Il mourra satisfait en sachant que son œuvre s'éveillera à la vie à l'heure où lui-même s'y fermera.

Chacune des deux vocations fera pitié à l'autre. Chacun estimera que l'autre a vécu d'une ombre. Si l'on demandait lequel des deux tient le mieux son époque, la domine de plus haut, la pense et la pèse de plus près, il faudrait, je crois, accorder que c'est le second. Mais, en réalité, les deux genres de vie, les deux familles d'esprit littéraires, diffèrent trop pour qu'on puisse les comparer. Je songe à Voltaire, le grand Anthume, à Saint-Simon, le grand Posthume. Anthumes et Posthumes s'opposent, sur la table d'hôte littéraire, comme le riz et les pruneaux dans *Tartarin*.

Si le critique soussigné n'y était déjà conduit par son goût, et autorisé par son estomac, il serait obligé, par son métier, d'apprécier également les deux compotiers.

Albert THIBAUDET.